

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XIII

MONTREAL, 24 NOVEMBRE 1900

No 272

## SOMMAIRE

Notre Programme, *La Rédaction* — Le 7 Décembre, *Vieux-Rouge* — Après la tourmente, *Libéral* — M. H. B. Rainville, *Electeur* — A Beauharnois, — L'innocente, *Anatole le Braz* — Le Rev. P. Gaffre et la musique religieuse *Julien de Narfon* — Patriotisme Catholique, *Henri de Payrac* — Le Russe tel qu'on le parle, *Somebody* — Un syndicat de curés *J. Cornély* — Le Baiser du Tsou-Hsi, *F.-A. Steenachers*

Les conditions d'abonnement au **REVEIL** ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le **REVEIL** est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au **REVEIL** est TROIS PIASTRES par année

## NOTRE PROGRAMME.

Toutes les élections seront terminées le 7 décembre prochain et le train-train ordinaire des gouvernements va reprendre son allure accoutumée.

Nous en sommes fort heureux, car cela va nous permettre de lâcher la politique et les politiciens pour nous occuper de questions beaucoup plus importantes. Nous reviendrons cependant sur la question des mœurs politiques actuelles afin de démontrer à quel point d'avachissement le peuple en est rendu, et toujours grâce à ses éducateurs.

Les questions sociales occuperont une large place dans la rédaction du journal, et nous n'oublierons pas certains de nos amis que nous ne voulons pas mieux désigner dans ce numéro lorsque l'occasion se présentera de leur dire la vérité ; et comme nous avons l'intention de reprendre la question de l'éducation populaire, il n'y a aucun doute que la susdite occasion se présentera souvent.

Voilà, en résumé, ce que le **REVEIL** veut faire pour plaire à ses lecteurs, tout en leur donnant des reproductions choisies dans les meilleures publications de France.

LA RÉDACTION.

# LE 7 DECEMBRE

Il faut profiter du bon vent, disent les marins.

Il faut profiter du bon vent, ont répété les ministres de Québec.

Ce qui fait qu'au lieu d'attendre à 1902 pour la grande consultation générale, ils en appelleront le sept décembre au peuple encore tout chaud de la lutte fédérale et tout frémissant d'enthousiasme pour le parti libéral.

Le gouvernement Parent est pratiquement un gouvernement nouveau.

Il n'a à son crédit aucun acte éclatant de bonne politique ou de malfaisance.

De fait, ses ministres n'ont guère fait, depuis leur avènement, que de la politique de husting ou de propagande pour l'hon. M. Laurier.

On ne saurait les en blâmer, puisque depuis quelques années, il est devenu de pratique courante que les ministres d'Ottawa s'ingèrent dans les luttes provinciales et *vice versa*.

Les mœurs électorales américaines nous envahissent de plus en plus, voilà tout.

Et puis nous ne voyons pas bien pourquoi ce qui est bon là-bas ne le serait pas ici.

Bref, l'honorable M. Parent a causé une surprise, et au lieu de demander des élections générales à son ascension au premier poste, il les fait maintenant.

Pour notre part, nous lui demanderons un programme de progrès, de réforme scolaire, de résurrection provinciale.

Le progrès ne consiste pas à organiser de mignons et débiles surplus qu'un rien amollit ou craquèle, qui augmente le vent de scepticisme qui se promène sur nos bords et dont l'entretien se fait au pré-

judice de celui de nos routes et de nos écoles.

Nous venons d'écrire : nos écoles.

C'est surtout au sujet de ces dernières que nous attendons l'hon. M. Parent.

Le Premier-Ministre, qui est un *self made man*, qui connaît personnellement l'outrageante infériorité de nos écoles, est bien l'homme qui pourrait nous assurer une vraie restauration scolaire.

Il y a là un beau monument auquel attacher son nom.

Quant à la partie financière, que le nouveau gouvernement ne craigne pas de s'engager pour quelques centaines de milliers de piastres afin de rester à l'unisson avec la grande poussée vers le développement général qu'on remarque depuis trois ans.

Qu'il tire la province du recoin où feu M. Marchand l'avait blottie, que l'univers sache qu'elle n'est pas bonne qu'à voter. Qu'elle reprenne son rôle de cadette dans la Confédération, un milieu où un Cendrillon compterait vainement sur une fée pour faire une fin et avoir beaucoup d'enfants.

Que l'hon. M. Parent relise les discours de feu M. Mercier sur nos droits provinciaux et les minutes des séances de la conférence interprovinciale, il trouvera là d'autres excellents éléments pour son programme.

Quant aux conservateurs, ils ont nos sincères sympathies. C'est une dure corvée, que de se mettre en campagne après un cataclysme comme celui du 7 dernier.

Que voulez-vous, l'histoire ne fait que se répéter....

Autrefois feu sir John a cruellement profité de ces coïncidences.

La politique n'a pas de sentimentalité.

VIEUX-ROUGE.

## APRES LA TOURMENTE

Nos ministres d'Ottawa prennent quelque repos ou ne se remettent que lentement à la besogne. On ne saurait les en blâmer, après une période si secouée—et d'ailleurs rien ne presse. Le train-train administratif roulotte toujours.

Il est même mieux que nos ministres prennent tout le temps voulu avant de voir aux innovations possibles, nécessaires même. Car on a beau dire que le gouvernement a été approuvé tel qu'il est et avec sa politique telle qu'elle est, il est entendu que ce gouvernement, ne serait-ce qu'en vertu de l'immuable loi de l'évolution, doit passer à autre chose.

D'ailleurs M. Laurier et ses lieutenants ne se sont pas montrés trop réticents dans leurs déclarations. Ils nous ont promis une nouvelle orientation—pas un écart de l'ancienne politique—mais un perfectionnement.

Oui, il importe que le gouvernement Laurier soit bien prudent, bien retors, qu'il calcule bien son élan.

L'immense majorité qu'il a reçue l'a mis au point culminant, au faite—situation brillante, mais délicate, dangereuse. La réaction si elle se produisait serait d'une violence égale au courant qui a tout balayé du côté de l'ennemi le 7 novembre. Il y a un 17 septembre dans l'histoire du parti libéral.

Le gouvernement Laurier a tout en mains pour qu'il retrouve le peuple, dans quatre ou cinq ans, aussi fort et aussi en grâce avec lui que le mois dernier. Une robuste majorité, bien composée, une presse vaillante et nombreuse, une discipline admirable, l'entrain, l'oubli des griefs passés, bref c'est un idéal de second

départ sur l'onde politique. M. Laurier a pu pendant cinq ans être au premier poste, subir les exigences de la vie de chef de gouvernement, passer chaque jour par le crible de toutes sortes de gens, et malgré cela son prestige a plutôt augmenté. A lui seul il est les quatre-cinquièmes de la force du cabinet. Comme Gladstone il est le parti libéral. Il est encore plus son parti, croyons-nous, que sir John A. MacDonald ne fut le parti conservateur. Cette durée de prestige presque idéal tient du prodige. Et dire que M. Laurier est un Canadien-Français.

Cette situation même indique de suite un grand devoir aux libéraux :

Celui de protéger leur chef de toutes les manières puisque, sans ambages, il est la colonne du temple.

Le protéger ? Oui. Et de plusieurs manières, nous le répétons.

Par le protéger contre lui-même, M. Laurier étant l'homme le plus rassis, le plus pondéré, le moins "salpêtre" que nous connaissions.

Mais protéger sa santé en ne lui imposant pas, comme cela s'est vu, tâche sur tâche au point de vue oratoire. N'oubliez pas ce que disait Sheridan : "Un discours c'est une once de sang qui s'en va."

Protéger sa santé en ne remontant pas toujours à l'arbitrage du Chef pour des vétilles, des petits règlements de compte insignifiants.

Protéger la réputation de M. Laurier en n'insistant pas pour des entreprises, des actions ou des omissions qui lui seraient reprochées plus tard et dont il aurait à supporter tout le poids.

Le protéger d'une autre manière en le dégageant tellement des questions de terre-à-terre, d'organisation, de patronage et de pe-

tite zizanie qu'il puisse réellement faire de la grande politique, mûrir des plans dont il a le germe depuis longtemps. Pour bien travailler dans le grand il faut de l'espace, de l'air.

Libéraux, n'oubliez pas que dans votre chef vous avez la fortune presque entière du parti libéral. Protégez-le donc.

LIBÉRAL.

## M. H. B. RAINVILLE

La division Saint-Louis, de Montréal, a droit à son député, à elle en propre, à la Législature de Québec.

Feu Mercier connaissant la richesse, l'importance et la force des intérêts de cette localité, s'est empressé de lui donner un représentant qui fut capable, tout en s'occupant du bien-être général de la province, avoir l'œil tout spécialement à la division Saint-Louis.

Depuis ce jour Saint-Louis a toujours été représenté, moins un court interrègne, par l'un des hommes supérieurs de ce pays, par un des Canadiens-Français les mieux doués sous le rapport de l'intelligence, de l'expérience, du prestige et de la haute et profonde compréhension des affaires ; un homme dont la parole fait autorité et qui eût été ministre si, pour des raisons qui ne font que le rehausser dans notre estime, il n'eût cédé le pas à d'autres.

Nous voulons parler de M. H. B. Rainville.

M. Rainville cédant à la pression de ses amis de Saint-Louis et du dehors, est de nouveau candidat. Son élection ne fait, ne peut faire de doute. Rien dans son passé parlementaire ne peut indiquer qu'il a démérité et, dans les circonstances présentes ou d'avenir immédiat, sa présence à la Législature sera plus précieuse que jamais.

Il y a toute une rénovation de la politique financière — puisque la restauration en est assurée par la présence d'un surplus.

Il ne faut pas se lier les bras, reculer devant toutes les entreprises parce qu'on craint de retomber dans l'ère des déficits. Des hommes habiles

et à idées fécondes sauront bien allier la prudence administrative à l'avancement.

Nous sommes en effet arrivé à une époque où il faut sortir notre province de la position vague, inactive, obscure, dommageable où l'ont tenue certains esprits craintifs, certains hommes qui pour éviter les écarts ont curayé tout progrès, tout élan, toute initiative.

Le temps est arrivé pour la province de se jeter dans le mouvement de l'avant sans pour cela se mettre dans les aventures.

M. Rainville est un de ces hommes, tous l'admettent. Il sera le plus précieux aviseur des ministres, le plus lumineux démonstrateur des systèmes à adopter et à mettre en pratique.

Bref, M. Rainville sera, comme il l'a été, un député dont Saint-Louis sera légitimement honoré.

Les marchands de St. Louis, trouveront en lui plus que jamais, un défenseur habile et intransigeant de leurs intérêts vis-à-vis de leurs ennemis, les propriétaires de magasins à rayons.

M. Rainville n'aura plus que St. Louis à représenter. Qui veut comprendre comprend.

Pour la province il sera un champion de premier ordre à l'époque même où celle-ci entrera dans une ère nouvelle.

ELECTEUR.

## A BEAUHARNOIS

La candidature libérale de M. Achille Bergevin, dans le comté de Beauharnois, vient de recevoir la première sanction populaire ; celle du choix unanime en convention.

C'est un beau début et d'un excellent augure.

Le choix de M. Bergevin plait à plusieurs points de vue.

C'est l'un des jeunes militants qui ont le plus payé de leur personnes et sur lesquels les chefs ont pu toujours et quand même compter, travaillant avec ardeur, intelligence et perspicacité.

Il est du groupe de ces jeunes déjà aguerris dont c'est maintenant l'heure d'entrer dans l'arène législative où tant de fois ils en ont mis d'autres. Le cri général semble être : Place aux

jeunes : et M. Bergevin devait lagiquement être de la première promotion.

C'est un " Beauharnois Boy " lui aussi : il connaît à fond les gens et les choses du comté et à ce point de vue nul ne saurait se tenir en relation plus compréhensive avec ses électeurs.

M. Bergevin a à son crédit le grand mérite que tout en étant libéral ardent, il n'a rien d'intransigeant et d'obtus. Il saura toujours, nous en sommes persuadé, juger au mérite et planer au-dessus des exigences de la cocarde. C'est cette conviction qui lui vaudra tout le vote indépendant de Beauharnois.

Ajoutons que M. Bergevin s'exprime avec une grande facilité, qu'il a la connaissance innée des affaires et son affabilité ne lui a valu que des amis, et nos lecteurs en sauront assez pour s'expliquer la spontanéité et l'ensemble avec lesquels les électeurs libéraux de Beauharnois l'ont choisi pour candidat et pourquoi le 7 décembre, le comté tout entier se le donnera pour député.

## L'INNOCENTE

— Un meurtre bien involontaire, certes, dit le juge, mais tout de même un meurtre...

Et il commença :

Au fond de la Baie de la Forêt, entre la pointe de Beg-Meil et celle de Trévignon, se creusent deux fiords secrets, deux mystérieuses filtrées de mer glauque, sur qui semble planer encore tout l'inviolé des âges d'avant l'homme. Ils sont parallèles et comme jumeaux. Sur les cartes, ils portent les noms liturgiques de Saint-Laurent et de Saint-Jean. Un promontoire arrondi les sépare, que ceignent d'une double guilande, semi-terrestre, semi-marine des ors superposés de varechs jaunes et de jeunes ajoncs. Aux rayons du couchant, on dirait la proue somptueuse de quelque navire de féerie. Des pins le couronnent, quasi centenaires, avec des troncs bizarrement branchus à qui la fantaisie du vent s'est plu à donner des formes de harpes et de lyres, et qui, sous leurs fines chevelures aériennes et ondures, font penser à un chœur harmonieux de

vieillards célébrant, au retour d'une odyssée lointaine, l'Océan qui les épargna.

Des deux fiords, celui de Saint-Jean est de beaucoup le plus abrité, le plus solitaire, le plus vierge. Ou y a vraiment la sensation de l'exploré. Les choses y sont restées dans l'attitude qu'elles durent avoir au lendemain de la Genèse, gardent cet air de songerie énigmatique des lieux où nul pas humain n'a retenti. La première fois que j'y pénétraï ce fut par terre, au crépuscule. La veille, le peintre Glazard m'avait écrit : " Viens. J'ai besoin de ton ministère. Tu me trouveras à la jonction de la nouvelle route de Concarneau avec l'ancienne. Je t'attendrai sur le coup des six heures dans l'auberge qui fait l'angle. " Lorsque j'arrivai au rendez-vous, Glazard était en grande conversation avec le cabaretier.

— C'est tout de même par trop singulier ! insistait-il, en heurtant du poing la table... Elle est née quelque part, voyons ! Elle a un état-civil !...

Comme j'entrais en ce moment, il me prit à témoin.

Admets-tu ça, toi, qu'en France, à l'époque où nous sommes, il y ait une créature dont personne dans son entourage ne puisse vous dire ni le domicile, ni la provenance, ni le nom ?

— Un être mythique, quoi ! prononçai-je en riant.

Et j'ajoutai, à tout hasard :

— Chez les Bretons, mon cher, rien de plus normal que le mythe : il est suprême réalité.

— Moi, fit le cabaretier, je vous ai conté d'elle ce que j'en savais... Enfant, elle accompagnait dans sa quête d'aumônes, une antique pauvre la Guida. Toutes deux logeait alors dans un gabion, une hutte de pierres et d'argile que des douaniers compatissants leur avaient abandonnée sur la falaise. Mais, un soir d'équinoxe, le même coup de temps emporta l'âme de la vieille et la toiture du gabion. C'était il y a douze ans. La petite en avait peut-être cinq, six aux plus. Depuis, elle est une sans-gîte, comme elle était une sans-nom. Elle vit de la charité publique. On ne la voit paraître que quand elle a faim. Jamais une parole, d'ailleurs : un cri

seulement, guttural et prolongé, comme un appel de courlis au large. Pour la désigner, les gens disent : " C'est l'Innocente " Le recteur de Clohars a tenté naguère de la catéchiser. Ah ! ouiche ! Lorsqu'il voulut la forcer de se mettre à genoux, elle faillit lui sauter au visage... En revanche, elle se prosterne, comme une païenne, devant les arbres devant le soleil, devant la mer... Croyez-moi, monsieur Glaizard, ça doit être né, comme les champignons, des rosées de la nuit, ou comme les mouettes, de l'écume des vagues.

Le peintre haussa les épaules. Nous sortîmes. On était sur la fin de septembre : il faisait une de ces opulentes soirées d'arrière saison qui sont, en Bretagne, d'un charme unique. Le sang de l'astre évanoui empourprait encore la cime des hêtres. Entre leurs fûts cercles d'argent, l'ancienne route royale, condamnée depuis près d'un siècle, semblait la maîtresse avenue d'un parc désert, menant très loin, dans l'ombre, vers quelque châtelainie enchantée.

— Par ici, dit Glaizard, presque à voix basse.

Il prit, sur la gauche, un sentier plongeant, et nous dévalâmes dans une grève étroite, aux courbes sinucuses et lustrées comme un intérieur de conque. Un filet d'eau perlée glissait sans bruit à travers des sables d'un rose délicat. Glaizard ne s'arrêta que lorsque nous eûmes contourné l'anse et gagné la hauteur abrupte qui lui faisait rempart du côté de l'Occident.

— Maintenant, murmura-t-il, regarde-moi ce paysage ! Sens-tu comme tout y est, en quelque sorte, plein de passé?... Et quelle noblesse ! Quelle majesté ! Quel silence !...

C'était vrai. Impossible d'imaginer un plus merveilleux décor de légende. Et le silence y était, en effet, d'une solennité grandiose et quasi-épique, comme peuple d'immenses souvenirs.

— Très beau, très impressionnant, répondis-je mais ?...

Glaizard ne me laissa pas achever.

— Oh ! fit-il, je t'entends bien, et si ce n'avait été que pour te mettre de moitié dans ma découverte, je ne t'aurais pas dérangé... Non ; il y a autre chose... Ce que tu as là sous les yeux n'est qu'un cadre vide : il y manque la figure

animée qui lui donnera, en y répandant le frisson de l'être et de la vie, toute la signification dont il est capable. Cette " animatrice ", elle va se montrer. Tu la connais par ce qui t'en a été révélé ce tantôt L'étrange fille dont parlait l'aubergiste, c'est elle-même. Une sauvagesse, dit-on : il se peut. Pour moi, quand elle m'est apparue, je me suis écrié, comme Ulysse en présence de Nausicaa : " Jeune vierge, à moins que tu ne sois quelque déesse sous les traits d'une mortelle !... " Les vers d'Homère ont-ils en eux une mystérieuse vertu d'incantation, je l'ignore. Ce qui est sûr, c'est que, cette Cimmérienne indomptable et farouche ennemie de tout contact humain, je l'ai eu vite apprivoisée. Journellement, elle me fait visite, s'accroupit dans la mousse à mes côtés, joue avec mes pinceaux. Moi, ses moindres mouvements me sont un délire. Elle est tout harmonie. Son corps a le nombre et l'aisance d'un beau rythme. Mais le plus curieux, le plus attachant, c'est qu'il existe entre cette fille et ce paysage une correspondance et comme une parenté secrètes. Elle est cette nature faite femme. Le ciel, la terre et l'eau, s'expriment et se marient adorablement en elle. C'est la même pureté de lignes, la même grâce primitive et profonde. La mer, toutefois, est son véritable élément. Je la vois surtout comme une Néréide, attardée aux rives du septentrion, et le désir m'est venu de la peindre en sirène, non point vivante, mais morte, dissoute à demi dans la vague, tandis que, derrière elle, triste du trépas de sa dernière fille, pleurerait le vieil Océan... Quelque chose comme le crépuscule et la fin des antiques divinités marines, tu conçois ?... J'ai tout lieu de croire qu'elle s'y prêterait sans difficulté ; seulement il faudrait, pour cela, pouvoir me faire entendre d'elle, et je ne sais pas un traître mot de breton... D'autre part, à qui recourir ? Où trouver un intermédiaire intelligent ? Il n'y a, dans ces environs, que des rustres. Alors...

— Il suffit, répondis-je. Je te servirai de truchement. Mène-moi, quand tu voudras, vers ta sirène.

Il mormonna :

— J'en serais bien embarrassé, puisque j'ai

beau interroger les gens, nul n'est à même de m'apprendre où elle perche.

Et, me faisant signe de m'asseoir près de lui, sur un rocher de granit mauve, sous les grands panaches assombris des pins :

— Non, reprit-il, c'est elle qui va venir à nous. Son heure est prochaine : le flot commence à monter.

Je fus pour lui dire que je ne saisissais guère le rapport. Mais toute son attention s'était fixée sur l'entrée de l'anse, où la marée du soir s'épandait. Je me laissai aller moi-même à la douceur hypnotisante du spectacle. La mer avançait sans bruit, comme respectueuse du vent vagabond de cette solitude. C'était une pénétration lente continue, silencieuse, presque mystique, comme d'une foule qui se recueille aux abords d'une enceinte consacrée. Pas un clapotis, pas le plus léger murmure d'onde, pas un souffle. Rien qu'une poussée tranquille, le déroulement discret, sur les sables, d'une large bande de moire glauque où, çà et là, le frisselis d'un courant projetait une rapide lueur d'écailles. Peu à peu, le flux baigna le pied de la haute berge sur laquelle nous étions assis. Et du pâle miroir des eaux, une voix soudain s'éleva, une voix aussi tenue qu'une haleine, et qui modulait en cadence une plainte longue, une sorte de soupir enamouré.

— C'est elle, dit Glaizard ; c'est notre jeune amphibie. Tous les jours, à la mer montante elle m'arrive ainsi, en nageant. Vois avec quelle élégance heureuse elle vogue, toute nue, ses maigres loques nouées en paquet au-dessus de sa tête...

Ses membres semblaient avoir, en effet, la belle eurythmie, la noble aisance fluide de l'élément qui la portait. Elle se laissa déposer par lui dans la marnes roses du fiord qu'il achevait d'envahir, se mit debout, sans hâte, en sa nudité ruisselante, secoua le front pour en faire tomber ses vêtements et, après les avoir passés un à un à un escalada, toujours fredonnant la même cantienne languide et monotone, le versant où nous l'attendions. Ma vue l'étonna, lui déplut. S'interrompant de chanter, elle eut un cri rauque, le strident coup de sifflet d'un courtis qui va

s'envoler. Mais, Glaizard m'ayant entouré le cou de son bras pour marquer qu'il m'avait en affection elle sourit, s'approcha, farouche encore le pas hésitant. Dans le velours brun, des moussea, ses pieds luisaient d'un éclat ambré :

— Dépêche-toi ! Parle... Explique lui... dit Glaizard.

Le discours que je lui tins en hreton fut à peu près le suivant :

— Mon ami te trouve belle, très belle et il brûle d'envie de te mettre dans une image. Si tu y consens, tu lui feras beau coup de plaisir. Il te représentera bercée par la mer, comme une enfant des grèves que tu es. Tout ce qu'il te demande, c'est de rester quelque temps devant lui, sans hardes, telle que tu étais, il n'y a qu'une minute, quand tu nageais. mais, par exemple, en bougeant le moins possible, en feignant quelqu'une qui flotterait endormie et comme morte. M'as-tu compris ?

Elle m'avait écouté, d'abord, avec une expression de joie puérile ; puis, aux derniers mots, elle avait baissé la tête : ses prunelles d'émeraude ardente s'étaient voilées, Lentement, laborieusement, elle répétait :

— Belle... Dans une image... Morte...

Ses yeux, en se relevant, allèrent au peintre, l'enveloppèrent d'un long regard de bête soumise douloureusement passionné.

— " Varc'hoav ", balbutia-t-elle avec effort.

Et humant l'air comme pour s'orienter vers son gîte, elle disparut.

— Elle refuse ? questionna Glaizard, anxieux.

— Au contraire. Elle a répondu : Demain !... C'est donc qu'elle accepte...

Il n'était pas trop tard pour regagner. Quim, per par le train de nuit. Glaizard m'accompagna jusqu'à la station de La Boissière et, en guise de remerciement, promit de m'écrire la suite de l'aventure. Au lieu d'une lettre, ce fut un télégramme que je reçus ; " Pars navré. Sauras par les journaux pourquoi. " Et, dans la semaine, en effet, les gazettes locales, à la rubrique des faits-divers, annoncèrent que le peintre Glaizard, — un fanatique du fiord Saint-Jean, — y avait retiré de l'eau le cadavre d'une pau-



vre idiote dont c'était la manie de s'y baigner en toute saison".

Pour mieux poser la "sirène morte", la malheureuse, dans la simplicité de son intelligence et la ferveur de son amour, n'avait rien trouvé de plus naturel que de se noyer...

ANATOLE LE BRAZ.

## CHRONIQUE

Pouvez-vous me dire ce que c'est que la Turcotmanie ?

\*\*\*

Les candidatures libérales se dessinent partout. Il y a pléthore.

\*\*

Tardivel doit trouver le noyau d'un centre parmi les députés conservateurs de la Province de Québec au fédéral.

\*\*\*

La délégation Juponaise va probablement réunir ses tronçons épars et travailler un *scheme* pour se faire expédier en bloc à Buffalo.

\*\*

Les gazettes ont annoncé que Josen Perrault était allé à Buffalo pour le gouvernement. Une personne digne de foi m'a assuré qu'il n'en était rien, et que le cabinet d'Ottawa a l'intention de le changer pour un plus jeune.

\*\*

J'ai eu le plaisir d'assister cette semaine à la soirée donnée par Mlle Idola St. Jean, à la salle Karn. Un auditoire nombreux et distingué s'était rendu pour entendre Mlle St. Jean qui a charmé son auditoire dans une déclamation et une pièce à trois personnages en un acte.

Mlle St. Jean est une élève de Mme J. Ben-nati, et le talent naturel qu'elle possède lui a permis, avec l'aide de ce distingué professeur, de faire plus de progrès en quelques mois, qu'elle n'en avait fait auparavant durant le même nombre d'années.

Je souhaite à Mlle St. Jean tout le succès possible dans la carrière artistique.

## TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts; mais on ne réussit pas à les trouver, a moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité: il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

## SEUL RECOURS.

Contre le rhume, il n'y a de recours efficace que le BAUME RHUMAL. 117

Faites abonner vos amis au REVEIL

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

## Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

**MUNN & Co** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

## Le Rev. P. Gaffre et la Musique religieuse

L'assemblée d'élite qui assistait ces jours-ci à la cérémonie de bénédiction et d'inauguration des grandes orgues de la jolie église Saint-Pierre de Neuilly, près Paris, a eu, comme nous l'avions annoncé, la bonne fortune d'entendre tour à tour l'un des maîtres incontestés de la chaire chrétienne et quelques-uns des plus éminents parmi les maîtres de l'harmonie.

Au banc-d'œuvre avaient pris place, aux côtés de leur président M. Gallay, sous-directeur du Comptoir d'escompte, tous les membres du Conseil de fabrique.

Aux premiers rangs de la grande nef, le général Henriou-Bertier, maire de Neuilly, les adjoints et tout le Conseil municipal témoignant par sa présence à une solennité religieuse, de la bonne entente qui préside à ses relations avec le clergé.

Dans l'assistance :

Baron Tristan Lambert, représentant les princes de la Maison de France ; un chambellan de la reine de Naples, représentant Sa Majesté ; prince Lusignan, général du Barail ; Mme Rouvier, femme de l'ancien ministre ; M. Roulinas, ministre du Chili ; MM. Chérest et Lapière, conseillers généraux ; comte de Rohan-Chabot, comte Dupont, Mme Dumont, Mmes Jane Hading et Jeanne Boyer, famille Ruf de Lavivon, M. Bréham, etc.

Après les prières liturgiques et la bénédiction proprement dite, donnée par Mgr de l'Escaille, doyen du chapitre, le R. P. Gaffre, Dominicain, est monté en chaire.

Le R. P. Gaffre est bien connu à Paris, où les plus beaux auditoires goûtent fréquemment le charme enveloppant de sa parole, très littéraire, très savoureuse, admirablement servie par un organe souple et puissant.

Son discours d'hier sur "la Musique de l'âme", discours d'une documentation étonnamment abondante et précise, est une pure merveille. Il faudrait pouvoir tout citer.

Le P. Gaffre n'est pas tendre pour le plain-

chant, tel qu'il sévit dans un trop grand nombre d'églises, et il ne consent point à reconnaître la "musique de l'âme" dans "ces mélodies épulcrates ou plines de mugissements, cet amalgame de syllabes estropiées et ces cris poussés, à pleine poitrine, cette processions lamentable de paroles boîteuses vociférant sans rythme, sans accent, sans cadence, cette lourde enfilade de grosses notes qui se remuent dans le gosier des basses-tailles comme des voitures trop chargées dans leur ornière, ces cris perçants qui glapissent sur le fausset des enfants", etc.

Ce plain-chant-là n'a rien de commun avec le vrai plain-chant, "limpide et stable comme l'Infini, suave et fécond comme une caresse de Dieu, doux et pieux comme un regard d'enfant, majestueux et formidable comme l'affirmation des masses, qui monte sous les voûtes des basiliques porté par les harmonies de l'orgue".

Comme il a distingué entre le vrai plain-chant et le plain-chant de contre-bande, le P. Gaffre distingue entre deux musiques :

Qu'ils viennent donc dans son temple ces chœurs chrétiens, harpes vivantes dont l'Esprit-Saint émeut toutes les cordes ! Palestrina, auquel le pape Pie IV, qui venait d'entendre sa troisième messe, disait en l'embrassant : " Telles doivent être les mélodies qu'entendit saint Jean dans la Jérusalem triomphante ! " Chœurs vraiment tombés du ciel et que les Italiens appellent *musica del altro mondo* ! Qu'ils viennent ; Haydn, du, Mozart, Beethoven : ces trois notes immortelles que rendit en mourant à la foi, comme un suprême adieu, l'Allemagne catholique ; Haydn, dont les Sept Paroles du Christ en croix ruissellent comme une pluie de larmes arrachées aux yeux des séraphins ; Mozart, avec ses vingt messes toutes vêtues d'harmonie, comme les Vierges de Raphaël sont vêtues de lumière ; Beethoven, aux accents pathétiques où se peint sa grande âme, si divinement lassé des choses d'ici-bas et impatiente des splendeurs de Dieu ! Qu'ils viennent tous les maîtres qui, ayant reçu le soufflé d'en haut, développent les traditions de leurs aïeux et sont aujourd'hui, comme d'autres l'étaient hier, les échos de la musique de l'autre monde ! qu'ils viennent au nom de l'art s'ils comprennent que l'art est fait pour le Beau, et le Beau pour le Bien.

Mais, messieurs, qu'aucun d'eux ne franchisse

le seuil de nos églises s'il ne comprend pas cela. Fermez les portes du temple aux amateurs qui prétendent faire de l'art pour l'art. Brisez dès aujourd'hui les claviers de cet orgue merveilleux plutôt que de lui permettre d'apostasier de son rôle sacerdotal et divin.

A l'issue de ce magnifique discours, MM. Widor, Guilmant, Gigout, Letocart ont successivement exécuté sur les grandes orgues quelques-unes de leurs œuvres. M. Gigout s'y est, en outre, abandonné à une de ces merveilleuses improvisations qui ont si largement contribué à sa gloire artistique, non seulement en France mais à l'étranger. Et la maîtrise a interprété des œuvres de Ch. Vervoitte, Bach, Haydn, Bœlmann, Th. Dubois, Hændel, C. Frank.

Vers six heures prenait fin cette fête grandiose de l'éloquence et de l'harmonie.

JULIEN DE NARFON.

---

### ON VOUS REPONDRA.

Demandez à qui vous voudrez si le BAUME RHUMAL n'est pas le remède par excellence contre les affections de la gorge et des poumons.

116

---

**AUX SOURDS**—UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON. a remis à cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement, S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

---

### COMPARAISON IMPOSSIBLE.

Le BAUME RHUMAL ne coûte que 25c la bouteille. Le bien qu'il fait ne peut s'évaluer en argent.

118

---

Abonnez-vous au REVEIL.

## PATRIOTISME CATHOLIQUE

### BELLES ET ENCOURAGEUSES PAROLES.

Au récent congrès catholique tenue à Bourges, le clou de la journée, a été une conférence de M. l'abbé Birot, vicaire général d'Albi, sur nos devoirs à l'égard de notre pays et de notre temps. M. l'abbé Birot est un jeune, à peine trente-sept ans : mais le discours qu'il a prononcé hier témoigne d'un talent d'orateur et d'écrivain tout à fait hors de pair.

Voici d'ailleurs un échantillon de son discours pris au vol de la plume, et qui donnera une idée très exacte de sa manière oratoire :

« Messieurs, il faut bien y venir ; notre patriotisme a un défaut : c'est qu'il est triste. Je ne sais quelle mélancolie découragée enveloppe comme d'un crêpe, au fond de nos âmes, l'image de la patrie. Il est rare que nous parlions d'elle sans mêler à notre langage quelque réserve ou quelque inquiétude. Il semble, à vrai dire, que ce soit un autre pays que le notre que nous aimons, un pays qui n'est plus, une France d'autrefois ; ou bien une France qui n'est pas encore et qui, sans doute, est trop belle pour être jamais ! N'est-ce pas parce que nous sommes hypnotisés par ce rêve, ou paralysés par ses regrets que nous éprouvons je ne sais quel malaise à l'égard de notre patrie véritable, celle qui vit et souffre devant nous ? Nous avons comme un besoin maladif de distinguer entre les hommes et les choses ; nous choisissons soigneusement les mots, les vocables que nous employons. On disait autrefois "le royaume de France" parce qu'en effet la France était un royaume ; on n'ose maintenant employer l'équivalent historique et actuel de cette formule aujourd'hui caduque... comme si l'on avait honte !

Cela se manifeste surtout, messieurs, quand on se trouve en face de catholiques étrangers. Dès qu'on les aborde, on s'aperçoit que leur âme rend un son tout autre ; ils aiment leur pays comme nous, mais ils l'aiment joyeusement, avec confiance. Allez à l'assemblée annuelle des catholiques allemands, cette assemblée issue des luttes du kulturkampf et qui sait ce que vaut la liberté de l'Eglise : vous verrez ces évêques, ces prêtres, dont plusieurs furent confesseurs de la foi ; ces laïques qui marchent à la tête de l'opposition, après avoir acclamé le Pape, se tourner vers l'image du Kaiser et la saluer de leurs

hourras ! Interrogez nos confrères d'Angleterre ou d'Amérique : leur loyalisme éclate à chaque mot ; ils proclament leur attachement inviolable à la Constitution et aux principes juridiques de leur pays ; vous aurez l'aveu de plus d'une imperfection, mais vous n'obtiendrez pas une plainte ; vous ne trouverez cela qu'en France ! Je me trompe, je l'ai rencontré aussi quelquefois en Espagne !

Il m'a semblé, messieurs, que la raison du malaise que je signale tient à un état d'âme assez singulier, assez répandu néanmoins, en vertu duquel, si nous aimons beaucoup notre pays, nous avons moins de sympathie pour notre temps. En face des vicissitudes de la fortune, notre humeur s'est aigrie ; nous l'avons trop laissé voir. L'Eglise avait fait la société ancienne : aussi y tenait-elle la première place. La société moderne s'est faite sans nous, et même un peu malgré nous : nous avons été vexés du sans-gêne avec lequel on nous y a reçus. Pour rappeler un mot spirituel, nous avons imité la vénérable douairière qui soit, très digne, d'un salon fin de siècle en disant : " Je n'y remettrai plus les pieds ! " tandis que, derrière elle, on murmure en se frottant les mains : " Quelle aubaine ! "

En écoutant M. l'abbé Birot, on songeait à l'abbé Perreyre, ce prêtre éloquent qui charmaient les jeunes gens du quartier des Ecoles, en leur montrant qu'aucune de leurs idées et de leurs aspirations ne lui était étrangère. Parfois même, quand le sujet le comportait, M. Birot avait des frémissements et des envolées oratoires qui faisaient songer à Lacordaire. Retenez bien le nom de ce jeune prêtre : je serais bien surpris si, d'ici quelques années, il ne devenait pas un de nos prédicateurs les plus en vogue.

HENRI DE PAYRAC.

## Le Russe tel qu'on le parle,

Mark Twain a raconté un jour les difficultés que lui avait données l'étude de la langue allemande, dans laquelle les phrases sont à ce point chantournées et allongées qu'il faut, dit-il une longue vue pour apercevoir le verbe qui se trouve à la fin. Le cœur sur la main, je ne puis en dire autant de la langue russe, n'y ayant ja-

mais vu aucun verbe, ni au commencement ni à la fin et pas davantage au milieu. C'est vous dire que je n'y comprend goûte. L'étranger ignorant de la langue de Dostoievsky apprend avec plaisir, en débarquant en Russie, que bifeck se traduit en moscovite par *bifteckchseck* mais s'il en conclut qu'il suffit de cracker à la fin de chaque mot français pour en faire du russe, une amère désillusion l'attend. Cette langue à une grammaire plus compliquée que celle d'aucune autre langue occidentale ; elle est par conséquent, supérieure à toutes, et sa supériorité réside en trois éléments qui manquent aux autres et font le charme du russe, à savoir : 1° les signes alphabétiques inutiles ; 2° l'air sur lequel on les chante ; 3° la grimace dont on les appuie. Ainsi le nom de ville que nous prononçons Kharkow est presque exclusivement composé de lettres qu'on n'énonce pas, il faut pour le faire comprendre dire simplement *áááóóó* en ouvrant la bouche à deux battants et siffler en même temps pour faire *vvv*, ce à quoi les Russes réussissent en utilisant le nez que le bon Dieu leur a fabriqué en conséquence.

L'alphabet russe contient trente-quatre lettres dont cinq *z*, un *iou* et deux *ié*, ces derniers se transformant accidentellement en *io*, ce qui explique l'homme à idées, par exemple, devient accidentellement un idiot, cas fréquent chez les gens qui potassent cet alphabet. La prononciation complique les choses. Ainsi le signe *bi* s'appelle *hierr* et se prononce *oui* mais ne signifie naturellement pas *oui*, qui se dit *da*. C'est absolument comme si en français le signe *b* se nommait flûte, se prononçait tambour et servait à désigner une casserole. Pure question de convention, comme on voit.

On aimerait se figurer la langue russe simple et rude, comme le peuple. Simple, elle ne me paraît pas l'être. Mais elle est rude, faite pour être brisée et concassée par des mâchoires d'acier. Ainsi pour prononcer la phrase : *Idtchouff sstvou iou sse biaotchenn ball noumm* il faut une fière santé ; or cette phrase signifie : " Je suis malade. "

\* \* \*

Ces quelques considérations vous montrent que

si je ne connais pas le russe, je l'ai du moins honnêtement étudié. Je n'ai jamais ambitionné de soutenir une conversation dans cette langue étant de ma nature assez taciturne. Mais j'aurais voulu en connaître assez pour pouvoir parler aux garçons d'hôtel et aux portiers. Au début, j'ai fait des efforts héroïques pour m'assimiler à la prononciation classique, et quand ils me voyaient arrondir la bouche et tordre le maxillaire inférieur pour demander de la soupe, les gens de la table d'hôte allaient chercher leur parapluies. A quoi cela me servait-il ? A me rendre ridicule. Le garçon ne comprenait absolument rien ; il tournait son plateau d'un air embarrassé, et quand je prononçais avec trop de zèle, se reculait en esquissant avec sa serviette le geste d'un torero chulo.

J'ai pris, en désespoir de cause, le parti de m'exprimer exclusivement en français et je ne m'en suis pas trop mal trouvé, une foule de Russes parlent—ou tout au moins comprennent—cette langue. Le correspondant particulier de *la Métropole*, qui a épousé toutes mes tribulations durant ce voyage en Russie et dont la santé (je suis heureux de pouvoir vous le dire en passant n'en a du reste nullement souffert—car il continue à fonctionner à mes côtés avec une régularité de pendule—votre correspondant particulier dis-je, s'est obstiné plus longtemps que moi dans cette lutte inégale avec les déclinaisons moscovites et les participes cosaques. Il s'aidait dans cette tâche d'un dictionnaire à prononciation figurée qu'il portait constamment sous son bras gauche, tandis que le bras droit serrait jalousement un parapluie qu'il a emporté de Bruxelles ou n'a su pourquoi. Dans chaque gare après avoir en jouant des coudes gagné le guichet, il me donnait le parapluie à garder et ouvrait son dictionnaire pour demander les billets. Cela prenait toujours un certain temps ; les geus qui étaient derrière poussaient, et l'employé criait des choses en russe.

Alors le confrère, pour comprendre ce que criait l'employé, retournait le dictionnaire de l'autre côté, à la partie russe, et se remettait à feuilleter fiévreusement. Naturellement on le jetait de côté ; un jour même le parapluie fut

égaré dans la bagarre, ce qui n'empêcha son propriétaire de continuer à chercher ses mots dans la salle d'attente, "dans l'intérêt de la science," disait-il. Il y a huit jours heureusement, il a perdu à la fois son dictionnaire et le moyen de le redemander. Maintenant, il parle français comme moi, à tout le monde, et lorsqu'il rencontre un interlocuteur qui ne le comprend pas il cherche son recours dans la mimique, le geste qui est la langue primitive de l'espèce humaine et constitue encore aujourd'hui le seul volapuck possible.

\* \* \*

Mais le geste n'écarte pas absolument les occasions de malentendu. En Russie il s'est toujours trouvé quelque passant obligeant pour l'expliquer, quand il ne suffisait pas à nous tirer d'embarras. Il en a été autrement à partir du moment où nous avons été claquemurés dans le Transsibérien. Raisonnablement on ne peut s'adresser constamment à ses compagnons de voyage pour leur faire jouer—gratis—le rôle d'interprètes. La plus élémentaire discrétion nous commandait de nous tirer d'affaire tout seuls, au restaurant, et avec le moins de bruit possible. Nous avions pour compagnons de table deux Français qui n'avaient sur nous d'autre avantage que de gesticuler un peu plus vite. Et c'était le diable pour se faire comprendre.

Au dessert, on faisait venir le garçon, on écartait la carafe, les tasses de thé et les autres objets fragiles et, vivement, on s'expliquait.

Le garçon, dont j'ai toujours admiré la patience (d'autant plus que le malheureux souffrait d'une rage de dents et portait un bandeau autour de la tête) nous regardait manœuvrer avec une inaltérable patience ; six fois sur dix il comprenait. Des fois, cependant, son intelligence nous fut particulièrement désagréable. Le premier jour, nous déjeunâmes avec des côtelettes de mouton ; après le repas je fis un geste circulaire indiquant que je désirais payer la tournée : il apporta quatre nouvelles côtelettes. Nous avions faim encore ; nous eûmes aussi pitié de son inexpérience, bref, nous mangeâmes les nou-

velles côtelettes. Quand il revint j'eus bien soin d'accentuer mon geste pour le faire comprendre. Le garçon cligna de l'œil discrètement, comme pour dire : " Vous êtes des goinfres ",—et apporta encore quatre côtelettes. Je conçois qu'on mange une côtelette par bienveillance pour son prochain, mais deux côtelettes, c'est trop. Ma fureur éclata, et peut-être m'induisit-elle en d'autres gestes circulaires, car le garçon gagna précipitamment la porte. Si nous ne l'avions attrapé par les basques de son habit, il nous infligeait un quatrième quadrige de côtelettes.

Il en est arrivé une meilleure à ce brave Charles, que son ignorance du russe (je vous ai raconté son histoire à St. Petersburg) finira par mener en police correctionnelle. Quand nous devons énoncer un somme, nous n'avons d'autre ressource que de nous servir de nos dix doigts, ce qui est assez commode dans un pays où existe le système décimal. Or, mon excellent confrère entendait faire comprendre au garçon qu'il lui devait, au lieu de deux roubles et demi, un rouble quatre-vingt quinze kopecks. Il dressa d'abord l'index et le maintint en l'air avec fixité ; Puis il projeta rapidement ses dix doigts tendus, à neuf reprises différentes, vers le visage de son interlocuteur, enfin de sa dextre avancée il compléta le compte. A notre stupéfaction, non seulement le garçon ne comprit pas, mais il resta immobile, fixe, muet, *perinde ac cadaver*. Nous le secouâmes. Il dormait. Il était hypnotisé.

Nous avons eu une peur affreuse. Il a dormit pendant vingt heures d'horloge, quoique tout le personnel du train soufflât dans sa figure. A la station de... —mettons Machinskoff—on lui a lâché un coup de sirène dans l'oreille, ce qui a fait l'affaire. Chose bizarre : le patient n'avait plus mal aux dents.

Malheureusement, nous avons entendu dire que le corps médical de Machinskoff, mis au courant de cette cure merveilleuse, allait faire poursuivre mon excellent confrère pour exercice illégal de la médecine. S'il écope, on l'enverra travailler aux mines de platine.

C'est ennuyeux ; mais ce serait une concurrence de moins.

SOMEBODY.

## Un syndicat de cures

Je retrouve en rentrant une des questions qui m'ont toujours passionné : celle de l'avenir du clergé français. J'ai été élevé par des prêtres catholiques et je n'ai jamais cessé de les aimer. Je les aimais lorsque, sorti tout frais de leurs maïus, je pensais comme eux sur toutes choses. Je les ai aimés plus tard, lorsqu'une éducation plus scientifique que celle qu'ils m'avaient donnée m'a conduit à ne plus penser comme eux sur bien des choses. Je les aime toujours maintenant qu'une presse inepte et violente a transformé un trop grand nombre d'entre eux en êtres grossiers et crédules, qui ont fait descendre la religion des hauteurs sereniues où elle recevait directement les rayons du Christ ressuscité just que dans des marais où grouillent les fantômes et les larves des anciens fétichismes humains.

C'est avec une douleur inexprimable que je les vois, à la fois auteurs et victimes de malentendus stupides, s'évertuer à creuser le fossé qui les sépare du reste du monde auquel ils sont indispensables et qui, lui aussi, leur est indispensable. J'ai toujours été de ceux qui voudraient combler le fossé et réconcilier sur le remblai la Science et la Foi.

Il y a beaucoup de prêtres qui partagent ces idées-là ; mais jusqu'ici il leur a manqué le premier outil des hommes dans toute entreprise : le droit et même la possibilité de s'unir. Napoléon Ier, avec son Concordat, avait divisé l'Eglise de France en un certain nombre de régiments qui s'appellent des diocèses. A la tête de ces régiments, il avait mis un colonel qui s'appelle un évêque, et dont l'autorité n'était même pas tempérée par la garantie des règlements, des Conseils de discipline et des Conseils de guerre.

L'évêque moderne a sur ces prêtres un pouvoir discrétionnaire que ne connurent jamais les évêques de l'ancien régime. Et au Sénat impérial, l'archevêque de Bordeaux ; le cardinal Donnet, put dire un jour que ses prêtres formaient un régiment dont pas un soldat n'était tenté de discuter les ordres de son colonel.

Le cardinal fut applaudi à outrance et personne ne comprit combien il était monstrueux d'avoir introduit dans le domaine spirituel les procédés de la force brutale.

C'est précisément parce que quelques prêtres français sentent les dangers qui les menacent, eux et, par contre-coup, les vérités qu'ils enseignent ; c'est parce qu'ils ont eu la chance de mettre la main sur cet apôtre doux et obstiné qui s'appelle l'abbé Lemire, que le clergé français, au moins dans les régions où règnent des houlettes intelligentes, a pris part au congrès de Bourges. C'est l'adhésion du prêtre à ce vaste mouvement de coopération, de fédération qui dominera forcément le vingtième siècle, et qui sera la loi de nos descendants.

Un syndicat de curés ? Parfaitement, un syndicat de curés, c'est-à-dire une mise en commun de toutes les ressources intellectuelles, une coopération de toutes les bonnes volontés, une fédération de toutes les initiatives pour rendre au clergé, dans la société moderne, la place qu'il doit occuper et qu'il perdrait sûrement, s'il continuait à se tenir en dehors du mouvement social et à n'apparaître aux hommes que comme une protestation perpétuelle contre ce qu'ils aiment, ce qu'ils font et ce qu'ils pensent.

Nous suivons d'un œil attentif ce qui se passe à Bourges, heureux de voir commencer dans le clergé catholique une révolution pacifique qui lui rendra sur notre société une influence égale à celle qu'exercent sur leurs pays les clergés des autres religions.

J. CORNÉLY.

---

## AU JOUR LE JOUR

---

# LE BAISER DU TSOU-HSI

---

En 1860, comme aujourd'hui, Pékin flambait. Dans la nuit, au loin, tonnait le canon des alliés auquel notre artillerie répondait coup pour coup, glas funèbre de la puissance chinoise, voix glorieuse proclamant notre victoire. Sur notre gauche, le combat avait cessé ; mais on pouvait

craindre que, d'une aile du palais impérial, dont les bizarres architectures se reflétaient dans les eaux du lac, quelque voleur de mousqueterie atteignit les hommes éparpillés dans les jardins. A la tête d'une poignée de voltigeurs, le capitaine de Negroui, revolver en main, explorait l'inextricable labyrinthe des appartements de l'aile gauche. Ses sentinelles placées dans les allées ombragées de grands arbres, l'officier allait regagner le bivouac, lorsqu'il aperçut des femmes fuyant dans la direction d'un joli pavillon édifié sur une petite éminence. Suivi de son ordonnance, il s'élança sur leurs traces, et les rejoignit au moment où, folles de frayeur, elles pénétraient dans ce mystérieux asile.

Trois d'entre elles se prosternèrent, terrifiées et suppliantes. Une seule demeura debout, muette et imposante, dans une immobilité de statue, majestueusement drapée dans les plis d'une robe de satin jaune impérial, lourde de broderies d'or sur laquelle flottait un léger manteau de crêpe de Chine bordé de cachemire blanc, constellé de pierres précieuses d'une invraisemblable beauté. Sur ses cheveux noirs, splendides, qu'emprisonnait mal une résille d'argent, étincelait un diadème d'un vert tendre d'où retombaient, de chaque côté, des cascades de perles merveilleuses.

Cette femme était l'impératrice favorite, Tsou-Hsi, — aujourd'hui l'impératrice douairière, — née, il y a environ soixante-dix ans, d'un père tartare, de misérable condition, comme Théodora, impératrice de Byzance, naquit d'un gardeur d'ours et Catherine de Russie du serf fugitif Shawroutsky.

Dans un livre très curieux, introuvable aujourd'hui, les "Souvenirs du capitaine de Negroui", le héros de l'aventure que nous rappelons a raconté tout au long cette scène curieuse.

"Je lui fis comprendre, en mauvais chinois, que j'étais disposé à la sauver, mais qu'il fallait se hâter. Alors, l'impératrice favorite, mis convulsivement sa jolie main sur mon épaulette et, d'un pas précipité, me conduisit au fond du parc, près d'une petite grille qu'une de ses suivantes ouvrit aussitôt. — Il était... la lune roulait comme une perle au ciel bleu... l'idolâtre princesse la contempla avec une émotion

visible... C'était pour elle le séjour des âmes et des esprits protecteurs !... Elle prit ensuite, dans une cassette allongée que portait une de ses dames, un objet enveloppé dans du satin et, d'un air angélique, me l'offrit, — puis elle me regarda avec la plus ineffable expression de reconnaissance, s'approcha, toute divine, et, dans une douce étreinte, ses royales lèvres imprimèrent sur mes lèvres un baiser dont ma bouche recueillit la suave rosée !... ”

Le capitaine de Negroni clôt ici le récit de son amoureuse aventure, pas banale du tout.

Deux heures après, il pouvait examiner à son aise le mystérieux présent de son impériale conquête. Ce fut un éblouissement.

Le souvenir offert à l'officier français par Sa Majesté chinoise était un admirable coffre à bijoux en or, enchâssé de grosses perles, de rubis, de splendides saphirs, d'émeraudes, composant une collection de pierres précieuses, d'objets d'art et de bijoux d'une valeur fantastique.

Dans le catalogue publié à la suite des "Souvenirs du capitaine de Negroni," et qui ne comportait pas moins de soixante numéros, j'en relève trois particulièrement intéressants : le collier de l'impératrice, en rubis roses, formé de cent dix boules semblables, du poids de dix carats chacune ; au centre était un rubis rose, taillé cœur, du poids de cinquante carats ; un bracelet composé de vingt perles semblables et d'un rubis rose taillé en cœur complétait cette parure. Un rubis oriental, rouge sang-de-bœuf, du poids de vingt-quatre carats, — destiné à rafraîchir les paupières de l'impératrice, — fut estimé par Jeffry, le joaillier anglais, à 156,000 francs. Enfin le véritable elou de cette féérique collection était un saphir de quarante-huit carats "première grande eau", classé, en Chine et à Paris, comme pierre de premier ordre, que l'estimation de Jeffry portait à 691,000 francs !

Et M. de Negroni terminait sa fantastique énumération par cette phrase modeste : "Que de choses nous oublions à dessein !"

Quarante années ont passé. Pékin flambe ; mais la voluptueuse et cruelle Tsou-Hsi, n'aura plus l'occasion de payer aussi fastueusement un baiser.

F.-A. STEENACKERS.

## RIRE ET PLEURS

A une certaine époque dans la vie de la jeune fille son caractère se ressent du travail de transformation qui s'accomplit chez elle. Elle travaille avec moins d'entrain à ses leçons, et, le soir, après une journée fatigante, elle a quelquefois une crise de pleurs ou de fou rire, un état nerveux aussi désagréable pour la jeune fille qui en est atteinte, que pour son entourage. En même temps, elle souffre physiquement, elle a des maux de tête, des malaises de toute nature, des envies de vomir et parfois des vomissements ; ces symptômes accusent un état anémique auquel il convient d'appliquer les grands remèdes afin de ne pas donner au mal le temps d'empirer et de prendre des proportions alarmantes. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constituent le remède souverain par excellence de cet état nerveux qui est la conséquence d'un appauvrissement de sang. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

### BRISE LA TOUX.

Les accès de toux brisent la poitrine; Le BAUME RHUMAL brise les accès de toux. 111

## Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS  
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS  
ET IMPRIMEURS.

1755 et 1757 Rue Notre Dame,  
... Montreal.

La maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet  
du

### Grand Livre à Feuilles Mobiles

(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

### LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment  
Complet de Papeterie.



## POUR VOUS, MESDAMES!

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne est de soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

L.A

# DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,  
des Taches de Rousseur,  
des Comédons et  
de toutes les décolorations  
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

## Un Sauveur!

C'est la

## Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser 

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA